

« *La raison sous le masque de la folie* »
Présences de La Mettrie
dans les fictions médicales de Voltaire

Cornelia Jahns

Au fil de ses lectures, souvent orientées par des problèmes de santé personnels¹, Voltaire se constitue une culture médicale où il puise armes et arguments pour le combat philosophique. Empirique, la pratique de l'inoculation de la petite vérole, encouragée par Voltaire, fait ses preuves et devient, au mépris de l'idée de Providence, le catalyseur d'un changement de mentalité². Rationnel, le déchiffrement mécanique du vivant dans un ajout à la treizième des *Lettres philosophiques* (*Sur l'âme*, 1751) est un argument en faveur de la matérialité de l'âme et contre le dualisme du corps et de l'esprit. Incontestables par leur objectivité, les conclusions de la médecine légale infirment la thèse du parricide dans l'affaire Calas et permettent à Voltaire de promouvoir la réhabilitation de cette famille³. L'intérêt que Voltaire porte à la médecine s'approfondit dans l'œuvre tardive. Notamment les *Questions sur l'Encyclopédie* s'enrichissent progressivement, entre 1771 (« Influence », « Maladie, médecine ») et 1774 (« Déjection », « Fièvre », « Passions »), d'une série d'articles sur la physiologie. Un an plus tard, le conte *Les Oreilles du comte de Chesterfield* (1775) intègre un soliloque du médecin Sidrac sur la détermination du psychisme par la digestion. Voltaire est donc l'auteur d'un certain

¹ Voir Renée Waldinger, « Voltaire and medicine », *SVEC*, 58 (1967), p. 1777-1806.

² Voir Catriona Seth, *Les rois aussi en mouraient. Les Lumières en lutte contre la petite vérole*, Paris, Desjonquères, 2008.

³ Voir Janine Enhorn, « La médecine dans la lutte philosophique de Voltaire », *Colloque* 76, 34 (1983), p. 95-115.

nombre de récits qui s'inscrivent dans ce *continuum* de textes qui relie la littérature d'imagination et la science (entendue ici au sens large de connaissance). Nous emprunterons à Alexandre Wenger le terme de « fictions médicales » pour désigner les textes où « la matière médicale est, de bout en bout, présentée sous forme de fiction »⁴. Dans le *continuum* des fictions médicales, une place de choix revient à la figure de Julien Offray de La Mettrie (1709-1751). Le discours médical et le discours littéraire convergent en effet autour de ce personnage. D'une part, le médecin bénéficie d'une mise en scène burlesque notamment dans la correspondance de 1751, qui le façonne en personnage pittoresque ; d'autre part, ses œuvres, notamment *L'Homme-machine*, *l'Histoire naturelle de l'âme* et le *Mémoire sur la dysenterie* sont attentivement lus et annotés par Voltaire⁵ et alimentent le chapitre 7 des *Oreilles du conte de Chesterfield*⁶ ainsi que les articles « Déjection » et « Passions » des *Questions sur l'Encyclopédie*. Nous ajouterons à notre corpus l'article

⁴ Alexandre Wenger, *La Fibre littéraire. Le discours médical sur la lecture au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 2007, p. 150. L'auteur étudie les fictions médicales notamment à travers l'*Abdeker, ou l'Art de conserver la beauté* d'Antoine Le Camus, une « histoire galante » autant qu'un « traité de cosmétologie » et un « traité d'hygiène » (p. 149 sq.). Signalons également la réédition récente de cette œuvre procurée par l'auteur (Grenoble, Jérôme Millot, 2008).

⁵ Dans la bibliothèque de Voltaire (voir Michael Pavlovich Alekseev et T. N. Kopreeva, *Bibliothèque de Voltaire: catalogue des livres*, Moscou, 1961 [dorénavant, BV], on trouve les œuvres suivantes de La Mettrie (sans parler de ses traductions de Herman Boerhaave): *Œuvres philosophiques*, Amsterdam, 1753, t. 1. *Discours préliminaire; L'Homme machine; Traité de l'âme*; t. 2. *Abrégé des systèmes pour faciliter l'Intelligence du Traité de l'âme; Les Animaux plus que machines; L'Homme plante; Système d'Épicure; Anti-Sénèque ou Discours sur le bonheur. L'Art de jouir* (BV 1891); *Histoire naturelle de l'âme*, Oxford, s.n., 1747 (BV1894); *Mémoire sur la dysenterie*. Berlin, Jaspert, 1750 (BV1895); *Ouvrage de Pénélope, ou Machiavel en médecine*. Berlin, 1748-1750 (BV1896). Ces livres portent tous des traces de lecture: voir *Corpus des notes marginales de Voltaire*, Berlin et Oxford, 1979 [désormais, CN], t. 5, p. 165-177). Cependant, il semble que Voltaire ait lu *L'Homme-machine* dès sa parution en 1748: c'est du moins ce que laisse supposer l'épître à Mme Denis *La Vie de Paris et de Versailles* (v. 70 sqq): « L'homme machine, esprit qui tient du corps, / En bien mangeant remonte ses ressorts; / Avec le sang l'âme se renouvelle, / Et l'estomac gouverne la cervelle » (*Les Œuvres complètes de Voltaire* [désormais, OCV], t. 31B, Oxford, The Voltaire Foundation, 1994, p. 283). La rencontre personnelle de La Mettrie semble cependant avoir autant d'importance que les lectures de ses œuvres. Comme Voltaire, La Mettrie est admis dans le cercle des familiers de Frédéric II, à qui il sert de lecteur. C'est à la cour de Frédéric II que Voltaire semble avoir assisté par exemple à une lecture de *L'Ouvrage de Pénélope* de La Mettrie: voir Voltaire, *Singularités de la nature*, *Œuvres complètes*, éd. L. Moland, Paris, Garnier, 1877-1885, 52 vol. [désormais, M], t. 27, p. 125).

⁶ Voltaire, *Romans et contes*, éd. Frédéric Deloffre et Jacques van den Heuvel, Paris, Gallimard, 1979 [désormais, *Romans et contes*], p. 577-596.

« Maladie, médecine »⁷. Sans être directement inspiré de La Mettrie, il apporte un éclairage supplémentaire par la mise en scène d'une figure opposée au médecin matérialiste: un médecin sceptique, très voltairien, y souligne la toute-puissance de la nature et l'impuissance des hommes à la recréer. La double présence de La Mettrie en tant qu'influence philosophique et en tant qu'objet d'une représentation littéraire pose différentes questions. D'une part, le travail qu'a consacré Christiane Mervaud aux *Oreilles du comte de Chesterfield* encourage à circonscrire plus précisément son influence. Elle y constate que Voltaire adopte « l'hypothèse centrale de *L'Homme-machine*, à savoir que l'homme n'est que le fonctionnement d'une organisation physiologique », en ajoutant aussitôt: « son influence doit être délimitée, car ce n'est pas une conversion de Voltaire à la philosophie matérialiste »⁸. Il s'agira d'inscrire cette influence dans le temps et dans un contexte précis pour savoir s'il s'agit d'un réel infléchissement du discours voltairien ou seulement d'une appropriation stratégique et temporaire des thèses de La Mettrie; il faudra en outre examiner ce que Voltaire retient de la philosophie de La Mettrie en dehors de l'hypothèse centrale de l'interdépendance du corps et de l'esprit. D'autre part, mettre le personnage de La Mettrie au centre d'une étude sur les fictions médicales revient à s'interroger sur les liens entre science et esthétique, entre la représentation burlesque du corps et la philosophie matérialiste. Le parallèle entre science et esthétique a été souligné chez Diderot; pour ne citer qu'un exemple, May Spangler a ainsi montré que, dans le *Rêve de D'Alembert*, l'hydre d'eau douce, image du vivant, qui prolifère, est une figure textuelle de l'autoengendrement du discours⁹. Retrouve-t-on quelques passerelles entre les deux domaines chez un poète féru de sciences, qui, pourtant, ne tolère pas les écarts de l'imagination en physique? Et si cette cohérence de pensée et de création existait, comment entrerait-elle en résonance avec des procédés récurrents comme la mise en scène burlesque de l'organisme? Le burlesque (et, ajoutons-le, à travers lui, la médecine) participe-t-il d'une esthétique proprement dite, comme le voudrait la thèse de Sylvain Menant, qui a

⁷ Voltaire, art. « Déjection »; « Maladie, médecine »; « Passions », *Questions sur l'Encyclopédie*, M, t. 18, p. 325-326; t. 20, p. 24-26; p. 178-181.

⁸ Christiane Mervaud, « Les Oreilles du comte de Chesterfield: problèmes d'identité générique », *Revue Voltaire*, 6 (2006), p. 211 sq.

⁹ May Spangler, « Science, philosophie et littérature: le polype de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 23 (1997), p. 89-107.

souligné la cohérence profonde du burlesque voltairien, qui, ne pouvant être accueilli dans une « esthétique implicite », « surgit dans les moments de détente »¹⁰, notamment dans la correspondance ? Ou s'agit-il au contraire de sollicitations ponctuelles d'un procédé (la dégradation burlesque) et d'un discours (le discours médical), savamment calculées, y compris dans les lettres ? Nous tenterons de répondre à ces questions par un parcours de lecture qui, reliant à l'œuvre tardive les premières évocations burlesques du personnage à la cour de Prusse, permettra de rendre compte des différents modes de la présence de La Mettrie dans les fictions médicales. Nous montrerons en premier lieu comment la rencontre avec le médecin à la cour de Prusse aboutit tout d'abord, par l'hybridation du discours médical et du discours littéraire, à un renouvellement du burlesque voltairien. Mais les limites de l'influence de La Mettrie sur Voltaire apparaissent tout aussi nettement : même si le monisme matérialiste représente du moins un horizon des fictions médicales, Voltaire se démarque très nettement des concepts scientifiques qui sous-tendent la médecine de La Mettrie.

LA REPRÉSENTATION BURLESQUE DE LA METTRIE : UNE FOLIE TOUTE CALCULÉE

Avant de consacrer une réflexion approfondie à ses œuvres, Voltaire façonne La Mettrie comme une figure littéraire. Ce n'est pas par hasard si le médecin athée du roi Frédéric II émerge comme un personnage littéraire dans la correspondance. En effet, depuis l'arrivée de Voltaire à Potsdam en juillet 1750, les relations avec le roi se dégradent rapidement. Quels que soient les détails compromettants que contienne sa correspondance de 1751, Voltaire a jugé nécessaire de réécrire les lettres qu'il adresse à Mme Denis, restée à Paris. Dans ce contexte, rien n'est plus opportun que de conter les derniers mois et la mort de La Mettrie¹¹.

¹⁰ Sylvain Menant, *L'Esthétique de Voltaire*, Paris, SEDES, 1995, p. 33.

¹¹ Voir *L'Affaire Paméla. Lettres de Monsieur de Voltaire à Madame Denis, de Berlin*, éd. A. Magnan, Paris, Paris-Méditerranée, 2004 et aussi Jonathan Mallinson, « Epistolary illusions: Voltaire, Paméla, and La Mettrie », *Revue Voltaire*, 7 (2007), p. 225-237. Il s'agit notamment des lettres D4564, D4606 et D4628 (les références renvoient à l'édition de

La mise en scène de ce personnage truculent, lecteur et familier du roi, cet « homme trop gai », dont les « idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes »¹² donne au lecteur l'illusion qu'il est promu au rang d'un témoin privilégié alors qu'on lui dérobe des informations essentielles. Dans ce travail, nous nous bornerons à l'étude de la première apparition de La Mettrie en tant que personnage littéraire. Nous étudierons la lettre du 14 juillet 1751 (D4519), adressée à Frédéric II¹³, qui permet de comprendre tant l'importance stratégique que les conséquences esthétiques de la mise en scène de La Mettrie. S'étant attiré les foudres royales en intentant un procès au banquier Hirschel¹⁴, Voltaire vit au moment de sa rédaction à l'écart de la cour, au Marquisat près de Potsdam. Dans la formule de clôture, Voltaire exprime le souhait d'être encore une fois secondé par le monarque dans l'affaire Hirschel. Pour faire rire le roi, Voltaire choisit l'épître en vers mêlée de prose, un petit genre populaire, qui permet de grandes libertés. On y peut « tout dire sur un ton tantôt cinglant, tantôt badin, sans ornement poétique »¹⁵. L'intrigue aussi est badine. Voltaire met en scène deux médecins antagonistes, Lieberkühn et La Mettrie, tous deux au chevet de Friedrich Rudolf comte de Rothenburg (1710-1751). Après une thérapie dange-reuse entreprise par Lieberkühn, La Mettrie intervient et sauve la vie du patient. Les emprunts à la tradition littéraire sont très sensibles dans la représentation de Lieberkühn : il incarne la « grave charlatanerie » (v. 12) et devient par là une sorte de Pantalon, qui cache l'ignorance sous des airs de sagesse et a failli expédier son patient dans l'autre monde. Mais Voltaire innove en lui opposant le personnage de La Mettrie, qui représente « la raison / sous le masque de la folie » (vv. 14-15), à savoir une vraie science du corps sous des apparences extravagantes : c'est le philosophe et médecin matérialiste qui rappelle le comte provisoirement à la vie. C'est ainsi qu'un épisode tiré de l'actualité se transforme sous la plume de Voltaire en un récit topique, qui s'apparente aux tours de char-

Th. Besterman, *Correspondence and related documents, OCV*, t. 85-135, 1968-1977). Je remercie Olivier Ferret de m'avoir signalé ces références.

¹² D4256 (lettre fictive) du 6 novembre 1750 à Mme Denis (*L'Affaire Paméla*, p. 57).

¹³ Voir annexe 1.

¹⁴ Voir René Pomeau ; Christiane Mervaud, *De la Cour au jardin*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, p. 42-48.

¹⁵ Georges Lote, *Histoire du vers français*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1996, t. 9, p. 77.

latans. Dans ce sens, l'épître peut-être considérée comme une première fiction médicale. La présence du médecin La Mettrie permet à Voltaire de revêtir le masque du fou du roi pour obtenir sinon une complicité, du moins une connivence avec le destinataire.

Le « masque de la folie » ne renvoie cependant pas seulement à l'extravagance du personnage de La Mettrie, mais aussi à son style bigarré. En lisant son *Mémoire sur la dysenterie*, Voltaire s'indigne en notant en marge : « est-il possible qu'on gâte par des images déplacées un si bon ouvrage et qu'un Boerhaave mêle l'éloquence de Cicéron et les plaisirs d'Arlequin ? »¹⁶. Mais l'idéal de la pureté cicéronienne ne vaut chez Voltaire que pour les traités scientifiques et non pour son épître : en écrivant à Frédéric II, l'écrivain s'approprie justement la folie du mélange des styles pour renouer avec les « aspirations à l'énergie »¹⁷, qui traversent tout l'âge classique. La rencontre avec le discours médical et la mise en scène de La Mettrie aboutit à une « esthétique du mélange », qui s'oppose selon Jean-Christophe Abramovici à « l'idéal de mesure et l'équilibre du classicisme », dont l'esthétique est « rétive aux mélanges et aux contrastes »¹⁸. En effet, l'hybridation des discours conduit à des chocs esthétiques. C'est d'abord un choc des points de vue sur l'homme, très différent dans un traité médical et un récit littéraire : celui-ci restitue l'unité des personnages et des événements du monde alors que celui-là analyse des processus physiologiques ; celui-ci décrit ce qui rend uniques les personnages (voir les procédés de la prosopographie et de l'éthographie), alors que celui-là simplifie en ramenant le patient aux généralités des processus physiologiques. Dans des traités médicaux, sous couvert de la science, « l'anatomiste, le médecin, la sage-femme sont indécentes sans conséquence »¹⁹. Dans bien des récits littéraires, des ellipses narratives, des périphrases et des allusions permettent de respecter les bienséances. Mais lorsque la représentation littéraire croise le discours médical, Voltaire procède non plus à des descriptions du corps, mais à de véritables « mises en scène de l'organique », qui constituent « la matière première de l'obscène »²⁰. Le croisement des deux discours subvertit ainsi

tant les conventions qui régissent les traités médicaux que celles qui informent les textes littéraires. Lorsqu'il est par exemple question, à propos de Frédéric II, de « la veine hémorroïdale / de votre personne royale » (vv. 16-17), le lecteur ne sait plus s'il doit se représenter un personnage ou un corps. Vingt ans plus tard, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, on retrouve le même procédé lorsque le locuteur de l'article « Déjection » ne décrit pas simplement la digestion, mais la met en scène.

Quel art pourrait produire une matière qui ayant été préparée par les glandes salivaires, ensuite par le suc gastrique, puis par la bile hépatique, et par le suc pancréatique, ayant fourni dans sa route un chyle qui s'est changé en sang, devient enfin ce composé fétide et putride, qui sort de l'*intestin rectum* par la force étonnante des muscles²¹ ?

Une période presque lyrique traduit d'abord l'admiration pour la perfection du vivant avant que l'obscène ne naisse à l'intersection de l'extérieur et de l'intérieur du corps quand cela « sort » : l'adjectif *étonnant* traduit bien la discordance entre l'admiration pour la merveille qu'est l'organisme et la trivialité de ce qui est représenté. L'hybridation des discours permet même de transgresser les limites imposées aux traités médicaux. Un exemple en est la représentation de l'acte sexuel. Alors que les traités médicaux de l'époque se doivent de demeurer « soit en deçà [dans les descriptions anatomiques], soit au-delà [dans les traités d'embryologie] de la scène tabou de l'acte de procréation »²², l'article « Passions » des *Questions sur l'Encyclopédie* joue avec les tabous non seulement en mettant en scène un acte sexuel mais aussi en nommant avec précision l'anatomie des personnages par des termes latins (« *balanus* », « *clitorida* »²³). De cette oscillation entre le regard macroscopique du conteur et le regard microscopique de l'anatomiste résulte une déformation des personnages qui les rend grotesques : l'homme n'apparaît plus comme un être du monde, mais comme l'ensemble de ses organes et ses humeurs.

Les chocs esthétiques ne résultent pas seulement du croisement de deux regards sur le corps, mais aussi de l'intégration d'un lexique spécialisé. Le terme médical fait partie, tant par sa technicité que par les objets qu'il désigne (la réalité organique du corps), d'un lexique qui

¹⁶ CN, t. 5, p. 171.

¹⁷ Jean-Christophe Abramovici, *Obscénité et classicisme*, Paris, PUF, 2003, p. 216-217.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 187.

²⁰ Jocelyn Maixent, « Réversibilité », *La voix du regard*, 15 (2002), p. 2.

²¹ M, t. 18, p. 325.

²² Alexandre Wenger, *op. cit.*, p. 196. Même La Mettrie se tient à cette règle dans l'*Homme-machine* (voir annexe 2).

²³ M, t. 20, p. 24.

contrevient à la règle de bienséance. *A fortiori*, employer l'adjectif *hémorroïdal*²⁴ dans des vers adressés au roi est une provocation d'autant plus savoureuse par la cacophonie de l'hiatus et le rapprochement avec l'adjectif *royal* à la rime. Ouvrant ainsi une brèche, le lexique médical prépare une invasion de termes vulgaires et sert « de faire-valoir aux mots interdits, expressions basses et populaire du registre comique »²⁵. Ainsi, « hémorroïdale » précède l'apparition du substantif « cul » (v. 20), mot « déshonnête et ridicule » par excellence aux yeux de Voltaire²⁶. Même procédé dans l'article « Déjection », relevé par Christiane Mervaud : la savante description de l'appareil digestif prépare l'irruption du mot de Cambronne. C'est ainsi que les termes érudits et parfois pudibonds ne rendent que plus saillant le langage truculent et parfois vulgaire des locuteurs voltairiens. Nous sommes très loin des traités médicaux de vulgarisation des Lumières, où « le rejet de tout ornement rhétorique [...] témoigne de l'aspiration à un langage technicien [...] collant de façon transparente aux réalités qu'il décrit »²⁷. Le discours sur le corps est au contraire un discours marqué en ce que la neutralité de la description anatomique ne rend que plus manifeste, par contraste, le style bas : le savoir du corps est science et saveur du mauvais goût à la fois.

Les fictions médicales de Voltaire vivent ainsi d'une tension permanente entre les registres, dont la force paraît nouvelle. Elle n'apparaît pas encore dans *La Pucelle*, où le corps dénudé du page de Chandos est décrit en toute poésie :

Près de Chandos était un jeune page,
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre amour [...]
Jeanne prend l'encre et sa main lui dessine
Trois fleur de lys, juste dessous l'échine [...].

²⁴ L'adjectif *hémorroïdal* est comme tous les termes scientifiques exclu du *Dictionnaire de l'Académie* et rejeté dans le *Dictionnaire des sciences et des arts* de Thomas Corneille (Paris, J.-B. Coignard, 1694), qui donne la définition suivante des « veines hémorroïdales » : ce sont les « veines du fondement, dans lesquelles coule le sang mélancolique, qui cause les hémorroïdes internes. Elles sortent du rameau mésentérique, qui rampe par les extrémités du colon et par la longueur de l'intestin droit jusqu'à l'anus qu'il embrasse en rond ».

²⁵ Jean-Christophe Abramovici, *op. cit.*, p. 206.

²⁶ Voltaire, art. « Cul », *Questions sur l'Encyclopédie*, M, t. 19, p. 301.

²⁷ Alexandre Wenger, *op. cit.*, p. 133.

Le bon Denis voyait, se pâmant d'aise,
Les lys français sur une fesse anglaise²⁸.

Des périphrases poétiques ne laissent qu'entrevoir la nudité : la périphrase pudique « deux globes faits au tour » fait bientôt place à l'évocation plus concrète de l'endroit « juste dessous l'échine » que le poète ose enfin nommer la « fesse anglaise ». Le substantif tabou « cul » n'apparaît en revanche nulle part dans *La Pucelle*. Voilant et dévoilant la nudité, les périphrases habillent le poème « d'un peu de gaze » plutôt que de le laisser courir « dans une vilaine nudité »²⁹ : elles laissent ainsi entrevoir la beauté naturelle et participent à l'érotisme de la description. Si Sylvain Menant affirme que le burlesque triomphe particulièrement dans *La Pucelle*³⁰, il faudrait nuancer ce constat et ajouter qu'il s'agit d'un burlesque du sujet, le seul que Voltaire juge acceptable. Il observe par exemple à propos du *Lutrin* de Boileau : « le sujet seul était burlesque ; le style fut agréable et fin, quelquefois même héroïque »³¹. L'épître à Frédéric II congédie énergiquement l'homogénéité d'un style élégant et léger et joue volontairement sur le mélange des styles, plus tard si fermement condamné par l'article « Style » des *Questions sur l'Encyclopédie*. Le style élevé³² contraste avec la réalité macabre de la maladie et de la mort, transcrite par une série de tours burlesques : Lieberkühn menace de « dépêcher » (v. 9)³³ son malade « pour en faire une anatomie » (v. 10). Cette expression est équivoque : on peut comprendre que le médecin risque de rendre son patient encore plus faible et plus malade³⁴, mais aussi qu'il prévoit déjà de « faire l'anatomie » du cadavre,

²⁸ Voltaire, *La Pucelle*, OCV, t. 7 (1970), p. 291.

²⁹ D6332 du 6 juillet 1755 à D'Argental, à propos des éditions pirates de *La Pucelle*.

³⁰ Sylvain Menant, *op. cit.*, p. 33.

³¹ Voltaire, art. « Burlesque, bouffon, bas comique », *Questions sur l'Encyclopédie*, M, t. 18, p. 27.

³² On note les périphrases « rive fleurie » (v. 1) pour le palais Sans-souci de Potsdam, le substantif très vague « séjour » (v. 2) et les ornements mythologiques (« chez Pluton » [v. 5]) pour la mort.

³³ « Dépêcher quelqu'un » signifie encore s'en défaire en le tuant. [...] On dit aussi d'un médecin ignorant ou imprudent : *On n'a qu'à le laisser faire, il dépechera bien des malades* » (Joseph-Philibert Le Roux, *Dictionnaire satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial*, Lyon, Béringsos, 1735, art. « Dépêcher »).

³⁴ « On dit qu'une personne est devenue *une vraie anatomie* lorsqu'elle est devenue maigre et méconnaissable par quelque maladie » (*ibid.*, art. « Anatomie »).

c'est-à-dire, de le disséquer³⁵ Dans la pointe finale, les tensions entre le style élevé, le registre médical et le style bas atteignent leur comble. Mais elles tendent aussi à se résoudre dans la recherche d'un « style honnête » (v. 19), qui unifie le regard du médecin et celui du poète. Sous le masque de la folie du burlesque, on entrevoit dès lors la raison sous la forme d'une interrogation tant philosophique qu'esthétique. La pointe soulève la difficulté à décrire l'homme dans toute sa réalité matérielle alors que le discours médical nomme tant d'objets qui blessent la pudeur et la bienséance. C'est pourquoi les enjeux esthétiques des fictions médicales annoncent d'ores et déjà le combat philosophique.

LA RAISON MATÉRIALISTE SOUS LE MASQUE DU BURLESQUE : UNE DÉGRADATION DE L'HOMME SPIRITUEL

La métaphore du « masque de la folie » apparaît à nouveau dans les *Lettres à son Altesse Monseigneur le Prince de **** (1767). Voltaire y reconsidère l'esthétique de Rabelais et souligne avant tout l'importance stratégique de l'« impertinence » et des « ordures » dans le *Gargantua* : le « masque de la folie » permet à Rabelais de se « mettre à couvert », à l'abri des persécutions, mais surtout de « mettre à couvert » le message qu'il compte faire passer. Quelle que soit la pertinence de la lecture à clé du *Gargantua* que propose Voltaire³⁶, il reconnaît chez Rabelais ce qui est sa propre stratégie dans les fictions médicales : tout en amusant le lecteur par un jeu avec les tabous, elles sont aussi le véhicule d'une transgression idéologique. Le personnage de La Mettrie l'incarne au mieux : fou, débauché et extravagant, il passe pour « le plus franc athée de toutes les facultés de médecine de l'Europe »³⁷, dont on ne sait « s'il est mort en chrétien ou en médecin »³⁸. La profession médicale devient incompatible avec la profession de foi chrétienne. L'affrontement idéologique entre la vision métaphysique de l'homme et l'interprétation matérialiste du

vivant se reflète dans un rapport de force entre le médecin et le patient qui s'instaure dans l'article « Maladie, médecine » des *Questions sur l'Encyclopédie*. Le point de vue d'un médecin de cour y disqualifie celui d'une princesse, qui s'imagine pouvoir commander au médecin et à la nature, comme si la santé était un privilège nobiliaire. La répartition des répliques dément vite cette prétention : moins d'un cinquième du texte revient à la princesse. La vision médicale de l'homme s'impose et la parole du médecin fait ironiquement écho au discours de ses interlocuteurs. Le médecin de cour compare par exemple le corps de sa patiente royale à un « palais »³⁹, avant de lui rappeler que la nature ne se plie pas aux prérogatives du rang. De même, l'article « Passions » comprend la tirade d'un locuteur philosophe, qui invective un prêtre. Celui-ci a manqué au célibat, ce qui fournit à Voltaire un prétexte pour stigmatiser la double morale et la pudibonderie de l'Église. L'article est émaillé d'emprunts au discours théologique qu'il dénonce : le philosophe voltairien voit bien entendu un « être pensant » dans l'enfant qui naît du péché de chair, mais se moque aussi de son interlocuteur en désignant son futur rejeton comme « un petit bâtard de prêtre, prédestiné à la damnation de toute éternité »⁴⁰. Cette polyphonie est un ressort de l'ironie : les médecins et philosophes expriment ainsi « la position d'un énonciateur E » (leur interlocuteur ou patient), qu'ils tiennent pour « absurde »⁴¹. Ils ramènent leurs interlocuteurs à la juste mesure en soulignant que leur corps n'est pas condamnable, mais simplement naturel. L'offensive philosophique et médicale ne va cependant nullement sans violence symbolique. Réduits au silence, les interlocuteurs des savants deviennent parfois le simple support d'une leçon d'anatomie ou de physiologie. En effet, quand le médecin devient le narrateur des processus physiologiques qui se déroulent dans le corps de son patient, il s'intéresse bien moins à l'intériorité (des mouvements de l'âme) qu'à l'intérieur (des processus physiologiques). Inébranlable, il apprend à la princesse de l'article « Maladie, médecine » que « ce sang, en circulant avec cette rapidité que n'a point le fleuve du Rhône, doit déposer sur son passage de quoi former et abreuver continuellement la lymphe, les urines, la bile, la

³⁵ *Dictionnaire de l'Académie* (1762), art. « Anatomie ».

³⁶ *OCV*, t. 63B (2008), p. 382-383.

³⁷ Voltaire, *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même* [1757], éd. Jacqueline Hellegouarc'h, Paris, Librairie générale française, p. 117.

³⁸ D 4606 du 14 novembre 1751 à Mme Denis.

³⁹ *M*, t. 20, p. 24.

⁴⁰ *M*, t. 20, p. 181.

⁴¹ Oswald Ducrot, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984, p. 211.

liqueur spermatique [...] »⁴². C'est là bien moins la mise en scène d'un personnage que celle d'une physiologie *in vivo*. Dans la chair de ses personnages, Voltaire met en scène la victoire de la matière sur les prétentions de l'esprit.

L'introduction du discours médical dans la fiction est au service d'un renversement philosophique, spatialisé dans des expressions comme « le croupion de votre Altesse »⁴³, analogue à celle qui apparaît déjà dans l'épître de juillet 1751, « le cul de mon héros » (v. 20). Elles sont non seulement emblématiques de la recherche d'un « style honnête » pour écrire l'état naturel du corps, mais montrent aussi que le haut et le bas, les fonctions nobles et les fonctions basses du corps ne font qu'un. Alors que les tensions entre les styles bas et élevé, entre la poésie et l'obscène restent vives, la neutralité de la vision médicale de l'homme devient un éventuel terrain de réconciliation entre ce que les conventions esthétiques et morales départagent comme le noble et le vulgaire. En analysant le chapitre 7 du conte *Les Oreilles du comte de Chesterfield*. Ch. Mervaud souligne l'héritage philosophique de La Mettrie, qui se manifeste dans le refus de maintenir le dualisme du corps et de l'âme et le partage entre les fonctions nobles et les fonctions basses du corps qui l'accompagne, sans que ce soit pour autant « une conversion de Voltaire à la philosophie matérialiste »⁴⁴. Grâce à une étude des endroits parallèles de l'article « Passions » chez La Mettrie⁴⁵, il est possible de délimiter l'influence du philosophe matérialiste. Elle apparaît tout d'abord par la reprise et la réécriture des exemples, qui illustrent la thèse du monisme matérialiste dans *L'Homme-machine* et *l'Histoire naturelle de l'âme*, à savoir que « les divers états de l'âme sont [...] toujours corrélatifs à ceux du corps »⁴⁶, voire des états du corps : le sous-titre de l'article « Passions » annonce justement une démonstration de « leur influence sur le corps, et celle du corps sur elles ». Comme La Mettrie, Voltaire y explique comment chaque passion déclenche une réaction physique immédiate (par exemple la colère l'apoplexie, la terreur une « copieuse évacuation ») et

⁴² M, t. 20, p. 24.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Christiane Mervaud, *art. cit.*, p. 212.

⁴⁵ Voir annexe 2.

⁴⁶ La Mettrie, *L'Homme-machine*, éd. Paul-Laurent Assoun, Paris, Denoël, 1999, p. 157.

qu'à l'inverse le corps, par exemple au moyen d'un mouvement agui- cheur, agit sur l'imagination érotique. Mais là où La Mettrie exalte la passion amoureuse avec « le désordre et le tumulte du sang et des esprits, qui galopent avec une promptitude extraordinaire »⁴⁷, l'interdépendance du corps et de l'esprit humilie chez Voltaire un théologien, qui nie la réalité du corps, en le transformant en un « gros automate »⁴⁸; là où une ample période magnifie la nature chez La Mettrie, la sécheresse de la parataxe voltairienne met l'accent sur le caractère grotesque de la détermination de l'homme par la physiologie. Le monisme matérialiste est un horizon des fictions médicales, mais un horizon que Voltaire ne rejoint pas. Sans fonder chez Voltaire une vision organique du vivant, la médecine de La Mettrie est un instrument de la dégradation de l'homme métaphysique.

Délimiter l'influence de La Mettrie sur Voltaire devient dans ces conditions une question proprement aporétique. Peut-on en effet, sans présupposer de l'intentionnalité de Voltaire, décider si la référence à La Mettrie est sollicitée temporairement à des fins polémiques ou si Voltaire adopte pleinement ses thèses? Et peut-on déchiffrer la partition de ces textes polyphoniques en attribuant telle voix à un Voltaire authentique et telle autre à un La Mettrie instrumentalisé? C'est précisément dans le soliloque du cynique Sidrac des *Oreilles du comte de Chesterfield* que Voltaire se rapproche le plus de La Mettrie, mais c'est aussi à ce moment qu'il s'en distancie en attribuant ses propos à un personnage amoral. La convergence entre les visions des deux philosophes est aussi remarquable que sujette à caution. Sidrac traite en effet le corps et l'esprit rigoureusement sur le même plan. Il fournit une description très visuelle de la crise de colère, en insistant sur le jeu des couleurs maladivement altérées (« le blanc de ses yeux est d'un sombre ardent [...], la couleur de son visage a des teintes brouillées ») et la crispation qui déforme les traits, notamment les « lèvres collées l'une sur l'autre »⁴⁹. La fiction médicale intègre ainsi l'un des procédés courants de la nosographie du XVIII^e siècle, qui est selon les analyses de Vincent-Pierre Comiti un « art du tableau » :

Au premier plan figurent les signes perçus, le raisonnement n'interve-

⁴⁷ *Ibid.*, p. 195.

⁴⁸ M, t. 20, p. 25.

⁴⁹ Voltaire, *Romans et contes*, p. 592 sq.

nant que dans un deuxième temps, au niveau des mécanismes, la physiopathologie, pour guider notamment les traitements reposant entre autres éléments sur les évacuations de tout ordre⁵⁰.

Discours littéraire et discours médical convergent dans le tableau clinique. De fait, le raisonnement de Sidrac emprunte le chemin inverse de celui de la démarche clinique: en remontant des problèmes digestifs (l'origine du trouble) jusqu'à la crise de colère (le symptôme), il insiste sur le lien nécessaire entre l'effet (l'état de l'âme) et la cause (l'état du corps). Du moins dans ce cas, l'hybridation des discours médical et littéraire est donc révélatrice d'une convergence philosophique. Au nom du naturel et du nécessaire, le discours médical devient un terrain de réconciliation entre le noble et l'obscène, comme dans l'article « Déjection »:

Il y a sans doute autant d'industrie et de puissance à former cette déjection qui rebute la vue, et à lui préparer les conduits qui servent à sa sortie, qu'à produire la semence qui fit naître Alexandre, Virgile et Newton, et les yeux avec lesquels Galilée vit de nouveaux cieux. La décharge de ces excréments est nécessaire à la vie comme la nourriture⁵¹.

Aux yeux d'un médecin, les fonctions basses et les fonctions nobles du corps obéissent à une même nécessité physiologique. Tant dans une perspective esthétique que d'un point de vue philosophique, la convergence des discours rend obsolète une conception dualiste qui opposerait le corps et l'esprit.

LA RÉINTERPRÉTATION DE LA PHILOSOPHIE DE LA METTRIE : UNE STRATÉGIE DÉFENSIVE CONTRE LE MATÉRIALISME ATHÉE

Toutefois, si Voltaire fait sienne la vision philosophique du monisme matérialiste afin de pourfendre le dualisme du corps et de l'esprit, l'influence de La Mettrie a des limites. En effet, on a parfois l'impression que Voltaire n'adopte que très superficiellement le langage de l'athée du roi

⁵⁰ Vincent-Pierre Comiti, « Les langues de la médecine au XVIII^e siècle », *Dix-huitième siècle*, 40 (2008), p. 609.

⁵¹ *M*, t. 18, p. 325.

parce que La Mettrie constitue une référence commune pour un camp de philosophes divisé: face aux athées comme Diderot et D'Holbach, le déiste Voltaire voit son influence faiblir⁵². Que ce soit la conséquence d'une lecture trop superficielle ou une réelle résistance épistémologique, Voltaire reste largement imperméable aux concepts scientifiques qui sous-tendent la philosophie de La Mettrie. Notamment son point de vue sur la médecine mécaniste diffère si fortement de celui de l'auteur de *L'Homme-machine* que les conséquences philosophiques en sont également différentes. Les emplois de la métaphore mécanique pour le corps permettent à la fois de dater et de délimiter l'influence de La Mettrie. Avant la rencontre des deux hommes lors du séjour de Voltaire à la cour de Prusse (1750-1753), cette métaphore est à peine une catachrèse: comme son siècle, Voltaire emploie couramment ce substantif pour désigner le corps⁵³. En revanche, les occurrences se multiplient depuis la treizième des *Lettres philosophiques*, parue peu après la rencontre de La Mettrie à la cour de Frédéric II, où les images et métaphores mécaniques prolifèrent. Elles réapparaissent dans *Le Philosophe ignorant* (1766)⁵⁴ et les fictions médicales. Toutefois, cette apparente filiation ne doit pas faire oublier qu'ensemble, Voltaire et La Mettrie s'inscrivent dans le cadre commun de lecture du corps dans la première moitié du XVIII^e siècle jusque dans les années 1730, celui du déchiffrement du corps en tant que mécanisme. Élevée par Descartes « à l'universalité d'une méthode », « l'intelligibilité mécanique » a été replacée par l'iatromécanisme, dont Hermann Boerhaave a exposé la synthèse, dans le cadre hippocrato-galéniste de la théorie des humeurs⁵⁵. Partant de ce fonds commun, Voltaire réinterprète la métaphore mécanique. S'il admire le titre de *L'Homme-machine*, il regrette aussitôt que La Mettrie ait fait « un assez mauvais livre sur l'homme machine »⁵⁶. Contrairement à La Mettrie, Voltaire n'aboutit pas

⁵² Les stratégies d'écriture adoptées par Voltaire dans ce contexte ont été étudiées par Roland Virolle, « Voltaire et les matérialistes d'après ses derniers contes », *Dix-huitième siècle*, 11 (1979), p. 63-74.

⁵³ Voir D173 du 5 décembre 1723 à Louis Nicolas Le Tonnelier de Breteuil. D'ailleurs, le *Dictionnaire de l'Académie* (1762) mentionne l'emploi par catachrèse de machine tant pour le corps humain que pour l'univers (« On dit figurément, que *L'homme est une machine admirable*. Les Poètes appellent l'Univers, *La machine ronde* » (« Machine »): le même mode de déchiffrement est valable pour le corps et le cosmos.

⁵⁴ *OCV*, t. 62 (1987), p. 52.

⁵⁵ Paul-Laurent Assoun, « Lire La Mettrie », éd. citée, p. 49 et p. 59.

⁵⁶ D15805 à Mme Du Deffand du 7 août 1769.

au constat que « l'homme *est* une machine », ni au corrélat « qu'il n'y a dans tout l'univers qu'une seule substance différemment modifiée »⁵⁷. Dans les fictions médicales, l'homme est seulement décrit *en* machine. Cela est d'abord le résultat d'un modèle mécanique ressenti comme globalement insatisfaisant. L'image mécanique vaut d'abord par sa clarté et son intelligibilité; son intérêt est pédagogique plus que scientifique. Pour expliquer la circulation sanguine à une princesse, le médecin vulgarisateur de l'article « Maladie, médecine » se sert ainsi de l'image de la pompe hydraulique de Borelli (le cœur fonctionne à « coups de piston ») et du modèle thermique (plus tard réintégré dans le modèle hydraulique) de Harvey en comparant la circulation du sang avec le cycle d'eau (le sang coule dans les vaisseaux « avec cette rapidité que n'a point le fleuve du Rhône »)⁵⁸. Prises ensemble, les deux images témoignent de l'effort de clarté du médecin de cour, qui, face à une dame, rend visible et donc compréhensible le fonctionnement du cœur sans recourir à un vocabulaire spécialisé – il évite notamment les termes de diastole et de systole utilisés dans l'article « Passions ». L'effort d'illustrer le fonctionnement de l'organisme par des images plastiques traduit la conviction que le corps est déchiffrable. L'anatomiste Sidrac pousse le plus loin l'effort d'expliquer la physiologie de la digestion dans un cadre strictement mécanique. Il essaie ainsi d'expliquer la formation du chyle, ce liquide nourrissant issu de la digestion, comme un filtrage mécanique :

[...] malgré les trois fortes tuniques dont chaque intestin est vêtu, il est percé comme un crible; car tout est à jour dans la nature, et il n'y a grain de sable si imperceptible qui n'ait plus de cinq cents pores. On ferait passer mille aiguilles à travers un boulet de canon, si on en trouvait d'assez fines et d'assez fortes⁵⁹.

Significativement, Sidrac recourt par analogie à une comparaison empruntée aux *Éléments de la philosophie de Newton* (1738), où la porosité de la matière⁶⁰ démontre par sa discontinuité l'existence des atomes. Pour

⁵⁷ La Mettrie, *L'Homme-machine*, p. 214.

⁵⁸ *M*, t. 20, p. 24.

⁵⁹ Voltaire, *Romans et contes*, p. 592, à comparer avec La Mettrie, *Mémoire sur la dysenterie*, Leyde, Luzac, 1750, p. 3-4. L'explication que propose La Mettrie diffère nettement de celle de Voltaire : l'épaississement de la bile échauffée provoquerait selon le médecin-philosophe le reflux de cette humeur dans le sang. À aucun moment, il n'est question d'une contamination du sang par la matière excrémentielle même.

⁶⁰ *OCV*, t. 15 (1991), p. 553.

l'anatomiste, le vivant n'est ainsi qu'un cas particulier de la physique. Mais son effort d'étendre la mécanique à la science de la vie ne convainc guère : le locuteur de l'article « Déjection », bien plus hésitant que Sidrac quant à l'identification d'un mécanisme, insiste au contraire sur la spécificité chimique des matières : seuls « les sels et les soufres »⁶¹ contenus dans la matière excrémentielle se filtrent dans le chyle et corrompent ainsi le sang. Le revers de la clarté du mécanisme est ainsi sa grossièreté et son insuffisance : il confirme que « la connaissance du réel est une lumière qui projette toujours quelque part des ombres »⁶².

Exception faite de l'ambitieux Sidrac, les médecins des fictions médicales revendiquent ainsi leur ignorance. Leur discours se laisse bien décrire dans le cadre du scepticisme boerhaavien. Pour le savant hollandais, respectivement lu et traduit par Voltaire et La Mettrie, le déchiffrement mécanique du corps est aussi insatisfaisant qu'indispensable : « c'est parce que le principe réel [*i.e.* de l'animal] est inconnaissable que le mode de déchiffrement mécanique s'impose pour 'sauver les apparences' »⁶³. Mais le patriarche de Ferney et le médecin-philosophe se distinguent par les conclusions qu'ils tirent respectivement des déficiences du mécanisme. Dans *L'Homme-machine* de La Mettrie tout d'abord, l'insuffisance du modèle mécanique devient le point de départ d'un affinement de la théorie. La Mettrie souligne en effet que l'obstacle épistémologique est principalement lié à la complexité du phénomène vivant⁶⁴ et non à la méthode du déchiffrement mécanique même. En s'appuyant sur la théorie fibrillaire d'Albrecht Haller, il voit dans les fibres des « ressorts de la machine humaine »⁶⁵ pour concevoir le corps non plus comme l'assemblage grossier de leviers et de ressorts, mais comme un organisme complexe composé d'une infinité de ressorts autonomes. Contrairement à Voltaire, La Mettrie peut ainsi proposer une hypothèse de travail pour ce qu'on appellerait aujourd'hui les réactions psychosomatiques (les « affections de l'âme » qui se font « sans sentiment intérieur »), en supposant que les « nerfs qui tiennent les artères, comme dans les filets » excitent « la circulation du sang artériel, en animant le ressort

⁶¹ *M*, t. 18, p. 325.

⁶² Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1989, p. 13.

⁶³ *Ibid.*, p. 63.

⁶⁴ La Mettrie, *L'Homme-machine*, éd. citée, p. 147.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 193.

des artères ». Il peut donc proposer une explication psychosomatique de l'apoplexie :

[...] la colère augmente tous les mouvements, et conséquemment la circulation du sang, ce qui fait que le corps devient chaud, rouge, tremblant, tout-à-coup prêt à déposer quelques sécrétions qui l'irritent, et sujet aux hémorragies. De là ces fréquentes apoplexies [...]⁶⁶.

Les mouvements du mécanisme produisent de la chaleur, qui irrite l'organisme. L'explication de l'apoplexie est donc surtout thermique et chimique, même si elle ne rompt pas totalement avec le mécanisme. Les fictions médicales de Voltaire exacerbent au contraire la grossièreté mécanique. L'article « Passions » s'en tient ainsi à une explication purement hydraulique de l'apoplexie :

Mon homme se fâche, le sang lui monte au visage [...]. Son cœur se gonfle; la systole et la diastole se font irrégulièrement; son cervelet est comprimé; il tombe en apoplexie.

La grossièreté du modèle fait que le locuteur, ébahi, ne peut que noter les phénomènes: « J'ai proféré des sons; il a proféré des sons; et le voilà en apoplexie, le voilà mort »⁶⁷. La stratégie d'interprétation de Voltaire consiste ainsi à s'approprier les exemples qui démontrent le matérialisme moniste chez La Mettrie pour les réécrire dans le cadre d'une conception du corps bien plus proche de l'iatromécanisme que du mécanisme tel que La Mettrie le réinterprète. Il n'y a chez Voltaire pas de rupture avec le modèle mécanique: l'obstacle épistémologique lié à ses insuffisances subsiste et sera même représenté comme inhérent au vivant. Le mystère de la transformation chimique de l'assimilation des aliments, préparés « par les glandes salivaires, ensuite par le suc gastrique, puis par la bile hépatique, et par le suc pancréatique, ayant fourni dans sa route un chyle qui s'est changé en sang »⁶⁸ et enfin transformés en matière excrémentielle, reste intact, et la répétition inlassable de l'impossibilité de connaître le vivant participe d'une mise en scène de l'obstacle.

Le constat d'ignorance se double dans le discours des personnages-médecins d'un constat d'impuissance. Humble praticien, le médecin de

⁶⁶ La Mettrie, *Traité de l'âme, Œuvres philosophiques*, Paris, Fayard, 1987, p. 181.

⁶⁷ M, t. 20, p. 181.

⁶⁸ Voltaire, art. « Déjection », M, t. 18, p. 325.

cour de l'article « Maladie, médecine » avoue ne pas pouvoir agir sur l'organisme autrement que de manière grossièrement mécanique. Purger à l'aide de laxatifs comme de la « casse », de la « manne » et des « follicules de séné »⁶⁹ revient selon lui à introduire « un balai » dans le corps pour « pousser[r] » les « matières ». « Valet » de « l'architecte » qui a bâti le corps, le médecin reconnaît son impuissance à l'égard de la nature, qui « seule vient à bout » des « maladies qui ne sont pas mortelles »⁷⁰. Il revendique l'ignorance des médecins de Molière, constatant que « dans toutes les maladies, nous n'avons que la recette de Molière, *saignare, purgare*, et si l'on veut, *clysterium donare* »⁷¹, mais se distingue de ces Diafoirus par la reconnaissance de son impuissance, ce qui fait de lui aux yeux de la princesse un « honnête homme »⁷². Dans une pièce publiée dans les *Nouveaux Mélanges* en 1765, intitulée « Médecins », Voltaire fait l'éloge de ce type de médecin, très proche du philosophe ignorant :

Il n'y rien de plus estimable au monde qu'un médecin qui, ayant dans sa jeunesse étudié la nature, connu les ressorts du corps humain, les maux qui le tourmentent, les remèdes qui peuvent le soulager, exerce son art en s'en défiant, soigne également les pauvres et les riches [...]⁷³.

Par son scepticisme à l'égard de la science et son engagement au service des autres, ce type de médecin incarne un idéal des Lumières. Si le ridicule de Thomas Diafoirus continue de menacer les charlatans, il n'atteint pas le médecin honnête des Lumières. Modeste et raisonnable, il répète qu'« on n'ajoute rien à la nature » et que la médecine consiste à « tenir propre la maison qu'on ne peut rebâtir »⁷⁴. Il nie même l'existence des « spécifiques »⁷⁵, car il n'a

⁶⁹ Selon le *Dictionnaire de l'Académie* (1762), les follicules de séné sont « l'enveloppe de la semence du séné », un arbuste d'Orient, dont également les feuilles servent de laxatif (art. « Séné »). La manne, un exsudat de « certains arbres et de certaines herbes », est utilisée pour la purgation des enfants (art. « Manne »); la casse enfin est une « sorte de gomme purgative qui vient sur un arbre dans les Indes qui sert à purger doucement » (art. « Casse »).

⁷⁰ M, t. 20, p. 25.

⁷¹ *Ibid.*, p. 26; « *Clysterium donare, Postea seignare, Ensuitta purgare* » est le refrain du bachelier dans *Le Malade imaginaire*, troisième intermède (Molière, *Œuvres complètes*, éd. Georges Couton, Paris, Gallimard, 1971, p. 1174).

⁷² M, t. 20, p. 26.

⁷³ M, t. 20, Voltaire, « Des médecins » [1765], *Œuvres complètes de Voltaire*, éd. Louis Moland, Paris, Garnier, 1889, p. 58.

⁷⁴ Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, art. « Maladie, médecine », M, t. 20, p. 25.

⁷⁵ Des remèdes propres à guérir une affection particulière, comme le quinquina contre la fièvre (voir *Dictionnaire de l'Académie* (1762), art. « spécifique »).

aucune prise sur ce qui est propre au vivant. En guise d'exemple, Voltaire mentionne Vaucanson qui « nous a fait voir un canard artificiel qui marchait, qui béquetait », mais qu'on « n'a pas réussi » à « faire digérer ». En littérature, les fictions médicales confirment quant à elles l'impossibilité de recréer le vivant. L'écrivain ne peut que décrire de « gros automate[s] », qui, par leurs mouvements rudimentaires et à peine esquissés, confirment que « l'homme n'a jamais pu faire par l'art rien de ce que fait la nature »⁷⁶. Comme les automates de Vaucanson, ils « ne mime[nt] pas le vivant, mais l'exhibe[nt] dans sa vérité »⁷⁷. Les médecins-personnages composent avec le vivant qu'ils arrivent uniquement à saisir sous l'angle du vivant. Avec une précision surprenante (qu'on ne trouve pas dans les œuvres philosophiques de La Mettrie), ils nomment le phénomène du corps. Os et muscles, vaisseaux et humeurs sont soigneusement énumérés, mais le constat d'échec se situe justement dans la précision de l'inventaire : jamais l'idée d'une re-création du vivant dans la fiction n'a été aussi éloignée.

À défaut d'être re-créé, le corps est pourtant représenté, et il revient au récit de relier les phénomènes disparates du vivant. À l'image de l'organisme, le récit se fait mécanique, et dans le cas de notre théologien de l'article « Passions », mécanique plutôt bien huilée. Son intermède avec la gouvernante est décrit par un enchaînement de brefs segments paratactiques, où chaque réaction est aussi instantanée qu'automatique. Ses réactions physiologiques ne sont pas décrites comme des processus organiques qui interagissent, mais comme une suite linéaire et discontinue d'« événements » physiologiques nécessairement liés⁷⁸. Le mécanisme du corps, mimé par la mécanique du récit, devient alors une image de la nécessité. C'est ainsi que le théologien nous est décrit comme un « gros automate », chez qui la consommation matinale d'une tasse de chocolat réveille immédiatement l'appétit sexuel : « et tu recommences »⁷⁹. Déterminé par la physiologie, le comportement des hommes est prévisible. La leçon ironique de l'histoire des monarques constipés que raconte

⁷⁶ Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, art. « Déjection », M, t. 20, p. 325.

⁷⁷ Paul-Laurent Assoun, « Lire La Mettrie », éd. citée, p. 40.

⁷⁸ Pour la distinction entre processus et événement, voir Marta Spranzi-Zuber, « Le récit comme forme d'explication : science et histoire », *Littérature*, 109 (1998), *Science et récit*, p. 46-58.

⁷⁹ M, t. 20, p. 179.

Sidrac se construit ainsi sur la répétition d'une seule et unique cellule narrative. Le locuteur se sert d'une même structure pour évoquer les coups de sang de Cromwell, Henri III et Charles IX : une rapide présentation du monarque est suivie du diagnostic de la dysenterie et des conséquences désastreuses pour qui a osé solliciter le monarque mal disposé. L'interrogation ironique « que lui en arriva-t-il ? »⁸⁰ appelle la chute aussi attendue que nécessaire. Les fictions médicales illustrent ainsi le « revirement doctrinal » que Voltaire connaît sous l'influence de la « mode du fatalisme » des années 1755-1775. Christophe Paillard a caractérisé le « fatalisme des années 1760-1770 » de Voltaire : sous l'influence de Collins, lecteur de Locke, Voltaire « en vint à renier plusieurs idées professées » à Cirey et à rejeter notamment l'idée de la liberté d'indifférence⁸¹.

Or, en soulignant à la fois la nécessité de ces enchaînements linéaires et la discontinuité des faits, le récit pointe avec d'autant plus d'insistance l'absence de lien causal. Les fictions médicales « implique[nt] la connexion entre deux événements de telle façon que le premier conduit au second », mais elles se distinguent du « bon » récit » explicatif précisément en ce qu'elles n'explicitent pas la nature (inconnaissable) du lien entre les événements⁸². Deux explications, l'une se fondant sur l'anatomie, l'autre sur le recours à Dieu, illustrent le constat que, depuis l'article « Destin » du *Dictionnaire philosophique*, « le fatalisme de Voltaire se partage entre le registre philosophique et le registre théologique »⁸³. L'explication physique et l'explication métaphysique coexistent dans les fictions médicales. La première consiste à suggérer que la nécessité est le résultat de la contiguïté matérielle des parties de l'organisme. Ainsi, dans son discours sur la dysenterie, Sidrac rend l'organique réellement palpable en nommant dans le détail les différents vaisseaux sanguins (les « veines d'Azellius », « la veine porte » et « le réservoir de Pecquet ») par lesquels le sang chargé de chyle s'achemine nécessairement vers les « parenchymes » et les « glandes »⁸⁴. Où l'explication physique atteint ses limites, la solution théologique, diamétralement opposée, s'infiltré dans

⁸⁰ Voltaire, *Romans et contes*, p. 593.

⁸¹ Christophe Paillard, « Entre science et métaphysique : le problème du fatalisme dans la philosophie de Voltaire », *Revue Voltaire* 8 (2008), p. 211.

⁸² Marta Spranzi-Zuber, *art. cit.*, p. 52.

⁸³ Christophe Paillard, *art. cit.*, p. 218.

⁸⁴ Voltaire, *Romans et contes*, p. 592.

les failles. Le locuteur savant de l'article « Passions » encourage à conclure « ce qu'il faut conclure de la prémotion physique du docteur Boursier, et de certains endroits de Malebranche, et surtout de ce sage Locke si supérieur à Malebranche », et notamment qu'« il n'y a que le pouvoir du divin Demiourgos et ses lois inconnues qui opèrent tout en nous »⁸⁵. La vision philosophique rejoint la théologie de Laurent-François Boursier, lu par Voltaire⁸⁶, qui, dans sa théorie de la prémotion physique, « se prononçait fermement pour la thèse de la vision en Dieu, mais rejetait ensuite, comme une inconséquence, tout ce que Malebranche avait imaginé, dans ses traités sur la grâce, pour réserver à l'homme un reste de liberté »⁸⁷. François-Laurent Boursier entend par la prémotion physique « un secours physique (de Dieu), qui précède la détermination de la volonté, et qui fait qu'elle se détermine librement et avec indifférence [...] non seulement pour les actions des esprits, mais pour celles des corps »⁸⁸. L'explication lacunaire du vivant permet ainsi le retour à un modèle où le secours physique de Dieu tient lieu d'explication scientifique.

Le doute sur la mortalité et la matérialité de l'âme traverse toute l'œuvre voltairienne. Le jeune Arouet se demandait déjà en 1719 :

Est-ce là ce rayon de l'essence suprême
Que l'on nous peint si lumineux ?
Est-ce là cet esprit survivant à nous-mêmes ?
Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux :
Hélas ! périrait-il de même⁸⁹ ?

Une trentaine d'années plus tard, La Mettrie reprend ces vers comme épigraphe de *L'Homme-machine*. Il détourne alors volontairement l'interrogation sceptique du poète et la transforme en affirmation matérialiste⁹⁰. Chez Voltaire, au contraire, la balance sceptique ne penchera jamais entièrement du côté matérialiste. Mais l'ironie de l'histoire veut

⁸⁵ M, t. 20, p. 179 sq.

⁸⁶ Laurent-François Boursier, *De l'action de Dieu sur les créatures* [...], Lille, 1713 (BV 522); la troisième section (« La prémotion physique touchant les actions de l'esprit en particulier », p. 103 sqq.) porte un signet aux p. 106/107 (CN, t. 1, p. 507).

⁸⁷ Barthélemy Hauréau, « Boursier, François-Laurent », *Nouvelle biographie générale*, dir. Dr Hoeffler, Paris, Firmin Didot, 1853, t. 33, p. 15.

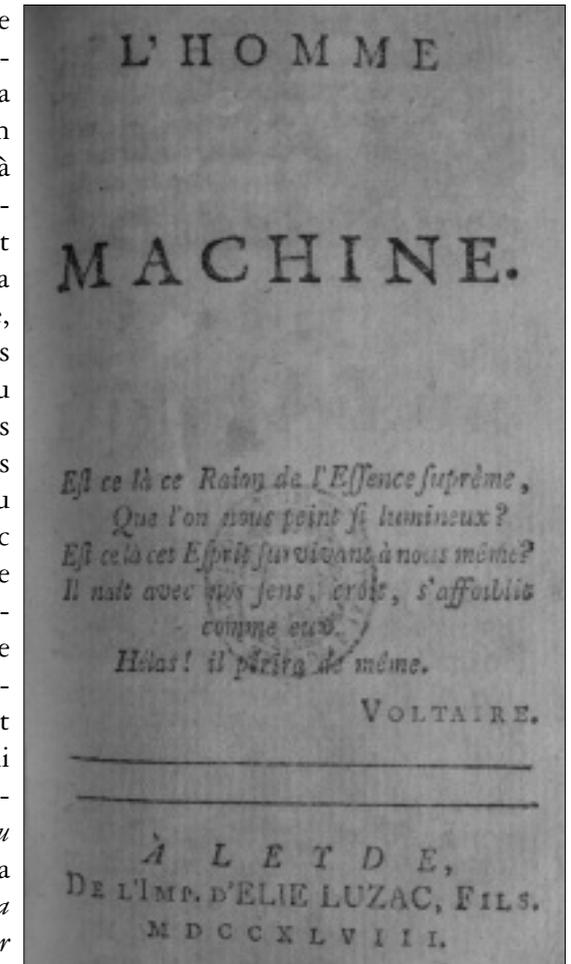
⁸⁸ Laurent-François Boursier, *op. cit.*, t. 1, p. 7.

⁸⁹ « Epître à monsieur de La Faluère de Genonville, conseiller au Parlement et intime ami de l'auteur. Sur une maladie », *OCV*, t. 1B, p. 423-433.

⁹⁰ Voir illustration.

que le philosophe de Ferney détourne et instrumentalise de son côté la pensée de La Mettrie. Bien que ses œuvres donnent à la première lecture l'impression que Voltaire subit l'influence diffuse de la philosophie de La Mettrie, il utilise en réalité très habilement la référence au matérialiste de différentes manières. Dans les fictions médicales qui datent du séjour à la cour de Frédéric II, l'influence esthétique est prépondérante⁹¹. L'extravagance du personnage et de son style sert de prétexte à un renouvellement de l'écriture burlesque, qui se prolonge dans les pamphlets comme *L'Histoire du docteur Akakia* (1753) et la *Relation de la maladie et la mort du jésuite Berthier* (1759). L'œuvre tardive

devient une caisse de résonance de la philosophie de La Mettrie : contradictoire, elle oscille entre la construction d'un modèle matérialiste du vivant et l'insistance sur les lacunes de ce même modèle. Le matérialisme moniste de La Mettrie y représente ainsi un horizon plus ou moins visible en fonction de la stratégie polémique adoptée. C'est parce que le corps reste



L'Homme machine de La Mettrie, édition de Leyde, 1748. Institut Voltaire, Genève.

⁹¹ Cela n'empêche pas que l'influence philosophique de La Mettrie est déjà sensible en 1751 : voir notamment la réécriture de la treizième des *Lettres philosophiques* (*Lettre sur l'âme*, 1751), cependant exclue du corpus des fictions médicales.

un terrain de zones d'ombre que Voltaire peut le transformer en terrain d'un double combat, tant défensif qu'offensif, contre le matérialisme athée et contre l'Infâme. Les mystères du vivant lui permettent de renvoyer les deux adversaires dos à dos : l'incapacité des théologiens à expliquer la vie répond symétriquement à l'ignorance des savants. La ligne de démarcation entre l'explication matérialiste du vivant et celle qui réintroduit le divin dans la nature se déplace en fonction des exigences de la polémique. La chronologie des articles des *Questions sur l'Encyclopédie* en témoigne d'ailleurs : en refusant au savant le pouvoir de recréer la nature, l'article « Maladie, médecine », publié en 1771, s'inscrit dans le contexte de la première phase de la polémique secrétée par le *Système de la nature*, car D'Holbach avait fait de la génération spontanée – du moins selon Voltaire – l'une des preuves expérimentales de son matérialisme scientifique. Les articles de 1774 ainsi que la tirade de Sidrac témoignent de la volonté de se rapprocher du clan du *Système de la nature* par une vision qui rejoint davantage de celle de La Mettrie. Contrairement à ce que la métaphore de la « raison sous le masque de la folie » pourrait laisser entendre, il serait donc vain de vouloir extraire la substantifique moelle de la philosophie des fictions médicales. Voltaire y orchestre un jeu de références médicales et philosophiques : sous le masque de la folie, la raison n'est souvent qu'un simulacre de raison. Faut-il dans ces conditions appréhender le discours voltairien par le biais de l'esthétique, et chercher l'unité dans le jeu des formes et des masques ? Existe-t-il une représentation du corps proprement voltairienne ? La représentation burlesque du corps est une tendance constante dans les fictions médicales, mais elle traverse aussi tout l'âge classique. Ce qui semble en revanche caractéristique de Voltaire est la façon dont le burlesque intègre le discours médical. La médecine ne permet pas de fonder une représentation organique du corps ; au contraire, les fictions médicales rappellent, par la sécheresse de leur syntaxe même, l'impossibilité à recréer le vivant. La particularité de l'écriture du corps semble être qu'elle ne prétend qu'à être une esquisse, exécutée avec rapidité et précision, qui donne des informations sur le vivant et pointe les failles des connaissances, mais ne se revendique pas comme une reconstitution.

UMR LIRE (CNRS-Université Lyon 2)

ANNEXE 1

J'ai quitté la rive fleurie
 Où j'avais fixé mon séjour,
 Pour aller près de Rotembour,
 De qui la personne chérie
 5 Chez Pluton allait faire un tour,
 Pour un peu de glotonnerie.
 Liberkins et sa prudhommie
 L'allaient dépêcher sans retour
 Pour en faire une anatomie
 10 Mais votre Lecteur La Metrie
 Vient de le rappeler au jour.
 La grave charlatanerie
 A tout à fait l'air d'un Caton.
 Pour moi j'aime assez la raison
 15 Sous le masque de la folie.
 Que la veine hémorroïdale
 De votre personne royale
 Cesse de troubler le repos.
 Quand pourrai-je d'un style honnête
 20 Dire, le cul de mon héros
 Va tout aussi bien que sa tête ?

Abraham Hirshel vient de jouer à Mgr le margrave Henri à peu près le même tour qu'à moi. Pardonnez moi, Sire, j'ai toujours cela sur le cœur, et je mourrais de douleur sans vos bontés.

